



printemps 2003
numéro 38
gratuit



ALCAYAGA

MEDITATION SUR UN SUJET QUI NE M'INSPIRAIT PAS

Oncle Ben et la gratuité ; oncle Ben « Allons, va ! » ; oncle Ben comme un défi. Mais oncle Ben, l'espoir aussi - et dans le miroir de l'espoir, oncle Ben comme une bouteille à la mer, comme un coup de dés ; oncle Ben comme un radeau, une bouée.

Oncle Ben, pierre de touche ; oncle Ben pierre angulaire, arbitrairement décrétée ; oncle Ben, le vide dont on déciderait qu'il ne serait plus vide ; oncle Ben, un seuil par soi fabriqué dans le seul but de le passer.

Oncle Ben, concentration, prière. Lucidité du désespéré. Oncle Ben, le courage qu'il oblige à se manifester. Oncle Ben, l'engagement au-delà du panache ; oncle Ben, dépouillement - le reflet du brave ou du lâche ; et - pourquoi pas ? - calcul, également.

Oncle Ben, l'épreuve de la survie, et les quelques chemins qui en partent.

Oncle Ben, titre, nom ou prénom, interrogation.

Oncle Ben, l'humilité qu'il faut pour accepter la porte ouverte - ou la porte fermée.

Oncle Ben et la force qu'il faut pour calmer la claustro, contenir la panique, concevoir la séquestre.

Oncle Ben et la force qu'il faut, et la ténacité qu'il faut pour accueillir ce qu'il apporte - ton lot, ta dot, de vivante ou de morte.

Oncle Ben, roseau dans le vent du recevoir.

Oncle Ben : l'acte.

Oncle Ben : la décision informée.

Oncle Ben : le choix.

Le choix, et par là-même, le sentiment du mouvement, et dans ce ressenti, l'apparition, l'émergence, la douce, chaude, indiscutable preuve de soi.

Oncle Ben : stupéfaction du frémissement ; stupéfaction du courant à travers le granit ; stupéfaction de la veine liquide au cœur de la banquise ; stupéfaction de l'émiettement du permafrost sous la pression.

Oncle Ben : ravissement d'entendre sonner son rire hors de soi ; choc bienfaisant de comprendre que si rire il y a, il y a une voix, larynx, cordes vocales, poumons, esprit, conscience, estomac, intestin, artères et capillaires, sang rouge et bouillant, circulant.

Oreille, aussi, et donc, musique ...

Oncle Ben, exubérance. Oncle Ben, jubilation de l'existence.

Oncle Ben. Quel que soit l'écho qu'il renvoie, même le plus infini des silences ne peut pas remonter à sa source !

Oncle Ben me dit que je suis la source.

Oncle Ben : question-affirmation ; incarnation de l'esprit par le verbe.

Oncle Ben, et soudain le sentiment de mon plaisir de moi, celui d'informer mon chaos, d'habiter ma demeure, d'irriguer, d'innover, d'animer l'épaisse écorce figée, de la sentir se transformer en pellicule épidermique, exacte mesure de mon contour, impressionnable, impressionnante, sensible, dense et douce.

Oncle Ben.

Promesse de caresse ...

VALE POHER

CALCUL DE L'AMOUR

C'est très facile. Il suffit d'écrire deux prénoms. Et puis on attend. La comptabilité. On est d'abord surpris. La calculatrice de l'amour. Et tout le monde en rit. On essaye avec n'importe qui. On mélange les genres. On prend des risques. On associe son prénom avec celui du voisin. La calculatrice de l'amour. Et on en rit.

Tu essayes avec lui. Tu atteins des sommets. On ne t'avait pas menti. Vous deux, petits noyaux de plutonium que la fusion dérange. La calculatrice de l'amour, décalcomanie de nos vies.

Il dit on est un peu comme ce pamplemousse. Tu regardes l'agrume. Radieux dans son écorce. On est pressé un jour ou l'autre. L'autre jour, on nous a mangé à la petite cuillère. Tu lui dis que c'est le monde du petit. Du mesquin. Chaque chose est à sa place, les déplacer solliciterait le plus pénible déménagement. Il dit qu'il ne dit plus rien maintenant, l'écorce suffit. Tu sais que les agrumes éblouissent toujours.

La vie n'est pas comme un repas chez Oncle Ben's. Le riz n'arrive pas tout cuit sur la table. Et ils disent que rien n'est du tout cuit. Il va falloir transpirer. Le mieux serait de pleurer. On ne pleure pas chez Oncle Ben's. Toi, tu jettes du riz sur les parvis. Tu en prends à pleine poignée. Tu laisses quelques grains s'échapper. Puis tu jettes le riz sur ces parvis. A eux la fertilité. A toi de semer les conséquences de tes actes. Alors jette.

La vie n'est pas comme un repas chez Oncle Ben's. Tu jettes des poignées de riz collé. Notre oncle a des chaînes aux pieds. Le plan américain a ses avantages. Tu jettes tes amis sur les parvis. Oncle Ben's est là pour nous rassurer. On est tous ensemble réunis. Autour d'une bouillie. Autour de la calculatrice de l'amour. Toi, tu jettes tes amis sur les parvis. Tu jettes les clans en paquets collés. Tu jettes ton riz sur les mariés. Des briques de riz froid. Un sourire en tulle. Des klaxons prolongés.

On partage la même bouillie. Et puis on en rit. La vie n'est pas comme une soirée autour de la calculatrice de l'amour. On essaye avec tout et n'importe quoi. Une jupe et un pull. Ton nom et un plat. La vie et on ne réfléchirait pas. Les associations d'idées. Les associations espérées. Les manques répétés. On ne réfléchirait pas. Et tout serait comme ce repas chez Oncle Ben's. Mais il va falloir en baver. La radioactivité nuit à la santé.

La calculatrice de l'amour. Il n'y a plus que toi et lui qui rient. Toi et lui, petits morceaux de papier calque. Un calcul coincé dans leur reins. Calcul de l'amour, un simple vertige. Les pamplemousses sont trop volumineux pour le monde du mesquin.

BAKELITH

L'ONCLE D'AMERIQUE

Fédor fait partie de ces enfants un peu perdus qui s'imaginent un monde meilleur pour se sentir moins seuls. Sa mère lui a toujours trouvé beaucoup d'imagination, son père ne trouve rien car pour Fédor il n'existe pas. Ou plutôt il se plaît à imaginer que son père lui trouve bonne mine, un air malicieux, ou un truc dans le genre. Il se plaît à penser ça. Tant qu'il était enfant, ses petits mensonges (comme il les appelle) passaient comme une lettre à la poste, une lettre qui met du temps, qui se perd un peu parfois, qui subit les intempéries mais qui arrive au bout. Jusqu'à ses camarades friands de belles histoires, jusqu'aux adultes aussi qui écoutent les bavardages d'enfants sans penser à mal, un peu comme on feuillette un magazine chez le médecin ou chez le coiffeur. On ne peut pas vraiment appeler cela de la mythomanie parce que Fédor sait où il en est, il construit son histoire qu'il sait ne pas être la sienne ni celle d'un autre.

Fédor a toujours su distiller. Faut pas trop en dire à la fois, rester cohérent avec ce qu'on est, se souvenir de tout.

En CM1, peut-être en CM2, Fédor s'est inventé un oncle d'Amérique. Ca lui a valu une belle réputation dans la cour de récré. C'était plus facile qu'imaginer son père parce qu'il n'avait pas à penser le mot « père ». Il n'y avait qu'un oncle comme on peut en créer des dizaines en une nuit. Fédor se prit à dévisager les gens dans la rue. Est-il aussi vieux que cet homme ? Est-il aussi beau que cet homme ? Il lui écrivit pour savoir et l'autre lui répondit. Oh bien sûr il ne pouvait pas montrer les timbres colorés des enveloppes parce que sa mère les donnait à la voisine pour sa collection, ou un truc dans le genre. Chaque nouvelle lettre provoquait une réunion dans la cour de récré. Ca parlait d'indiens, de déserts pleins de cactus et de serpents, d'immeubles assez hauts pour qu'on puisse apercevoir l'océan à des milliers de kilomètres de distance. Les commentateurs fusaient entre des « Oh ! », des « Ah bon ? », des « C'est possible, je ne me rends pas bien compte ». Vous ne vous rendez pas compte à quel point c'est possible, se disait Fédor. Et en effet personne ne se rendait compte.

Juste avant les grandes vacances, une dernière lettre l'invita à se rendre en Amérique. Fédor se souvient très bien de cette journée lorsqu'il annonça qu'il irait bientôt voir son oncle, tout le monde était très excité et bien content pour lui. Bientôt, bientôt qu'il disait toujours à ses camarades, impatients de connaître la suite. Fédor a dû changer d'école, il ne hante plus la cour de récré avec ses lettres, peut-être que son oncle est mort (ça expliquerait tout). Le temps a passé, il continue à suivre les informations, à regarder les cartes, mais pas à comprendre l'Amérique. Les déserts, les indiens, les immeubles ont petit à petit disparu de la réalité.

Fédor s' imagine toujours son Amérique mais personne ne croit plus à ses petits mensonges.

CORTO MALTESE

ONCLE BEN

Le premier oncle Ben manque d'un « S ». Préjugé. Avec lui je pourrais dessiner ton corps courbe après courbe, dérapé dans tous les recoins. On aura manqué d'un seul trait, d'un seul, pour le boucler et faire de ce qui était beau quelque chose d'infini. Mon crayon m'a trahie, je l'avais tellement acéré qu'il a fini par casser et laisser une ébauche incohérente à la place d'un tableau. Je dois rester dans une dure pensée cartésienne, celle qui me demande si la toile n'était pas trop solide, brisant mon crayon, ou bien elle était trop fine et elle s'est fait percer sans raison, pénétrer sans amour. Les textures sont tangibles, ma perception non. Ton corps oui, mes mots non, tes yeux oui, ton regard non, tes cheveux oui, mes gémissements non.

Ce « S » pourrait être aussi un hameçon, mordu, qui déchire ma gorge et qui me fait faire des efforts pour que le fil qui l'attache devienne de plus en plus tendu, jusqu'à ce qu'il craque et que cette canne oubliée, celle que tu avais plantée au bord du lac, ne fasse qu'effrayer les cygnes quand, le moment venu, l'inertie la fera frémir avec des mouvements d'abord longs, puis peu à peu plus courts, jusqu'à ce que sa pointe aiguisée troque l'espace et fasse saigner les lieux, mais pas moi, plus moi, et ô, ce moment où tout sera noyé du rouge épais, chaud, moite. Moi, éperdument ivre de mon sang, vider mes veines, les remplir et, comme le Phœnix, renaître.

Ce « S » est important, sans lui il n'y pas de sauce, ni pour le riz, ni pour rien de tout ce que j'aurais pu avoir envie de manger au soleil en devinant la Méditerranée. Mais si ça se trouve, on voulait parler de l'oncle de Spiderman et j'ai carrément raté mon coup encore.

Si c'est de ceux qui veulent la guerre dont il faut parler, je dirais que s'ils la veulent, ils l'auront et puis quoi. Maintenant nous nous sentons dignes et courageux car nous pouvons dire « non », honte à nous. Le « non », il faut le dire en face et non dans la foule ; le « non », il faut le dire ici et ne pas se casser ailleurs et le crier de loin. Pour que le train ne passe pas il faut s'allonger sur la voie, alors allez-y, déplacez-vous et dites « non » avec ceux qui habitent à côté de la gare. Facile de jouer aux résistants dans le maquis, moins facile de mourir à leur place. Génial et amusant de se prendre pour des intellos autour d'une bière en clopant, de parler trois heures. C'est bien ! On est tous d'accord, qu'est-ce qu'ils sont méchants. Mais maintenant, comme il est déjà tard et que nous commençons à bâiller, rentrons dans nos appartements, cool, nos chambres chauffées, nos lits bien propres. Fermons nos yeux, nous avons nos consciences tranquilles, nous sommes des gens bien, nous ferons de beaux rêves et demain nous gagnerons la même bataille encore, à nous les décorations.

CILOU SEE YOU

EN TOUTES LIBERTES

N.S. est accoudé à la barrière blanche de son ranch. Le visage face au soleil couchant, il pose un regard vague entouré des rides viriles qui étoilent sa peau tannée sur les formes noires qui s'agitent dans le fond de son écran de vision. C'est Ben et toute sa famille qui finissent de glaner les dernières fleurs de coton, celles restées par terre après la récolte.

N.S. regarde ce théâtre d'ombres et sent une nappe de contentement se répandre dans sa poitrine : y'a pas à dire il est tombé sur un bon lot d'négros. Pas de sales histoires avec ceux-là, peu de tintamarres, à part un peu de tambours le samedi soir, mais bon : après tout ils ont bien droit à leur culture, non ? Ca a beau être des négros, ils ont bien l'droit de s'amuser un peu, pas vrai ? (en un éclair facétieux, il imagine le froncement des sourcils mécontents de sa femme en réaction à cette phrase... heureusement qu'elle est pas là, pense-t-il.)

N.S. fixe maintenant son regard sur Ben, qu'il reconnaît à ses larges épaules et à sa stature dominante par rapport à ceux de son clan. Il paraît qu'il faut dire tribu, se souvient vaguement N.S. (mais la moue de dégoût énervée de sa femme l'arrête).

Il le regarde, donc, et automatiquement sa caméra intérieure effectue un travelling sur toutes les images de Ben qu'il a enregistrées depuis le jour où il l'a acheté au marché... ça doit bien faire... attends voir... ouaip ! une bonne dizaine d'années, oh, oui ! une bonne décade !

Quelque chose l'attire dans cet homme. Car oui, décidément – se dit-il – à son avis y sont quand même des hommes, nom de Dieu. Des humains pas comme nous, ça d'accord (et le sourcil de sa femme s'affaisse de soulagement) mais ils nous ressemblent trop pour qu'on les case chez les animaux, tout de même ! Eh ! t'as déjà vu des animaux ramasser le coton comme ça, toi ? (haussement d'épaules de la femme qui doit être en train, à l'heure qu'il est, de touiller le ragoût en marmonnant).

Y'a pas à dire, y'a que'que chose dans cet homme, donc, qui me fascine. Ses sourires calmes, ses gestes amples et harmonieux (la caméra tourne, dévidant un flot d'images stockées par le passé à l'insu même de N.S.), ses grands rires et ses chants entonnés avec une voix de basse qui fait frémir de plaisir tout le monde, même sa femme, il en est sûr, bien qu'elle ne l'avouera jamais tellement elle est butée.

Pendant que la scène à l'horizon s'estompe à mesure que le soleil se cache derrière le pan de terre appartenant à N.S., il continue de rêver devant les images puisées au fond d'un puits qu'il ne s'était jamais soupçonné auparavant. Un creux de lui jusqu'alors inconnu lui révèle que, finalement, il s'y est attaché, à son Ben, qu'il serait bien emmerdé, lui, N.S. si, comme les rumeurs on l'air de le suggérer, il allait falloir s'en séparer (les libérer qu'ils disent, mais à cause des ricanements de sa femme, il n'a jamais pris le temps de comprendre pourquoi ils emploient ce mot-là).

C'est que, objectivement, des ouvriers avec des rendements pareils et si peu de frais, ça se trouve pas sous le pied d'un mustang ! Sans compter tous les agréments qu'ils procurent ! Je ne parle pas des femmes, en ce qui me concerne, j'ai jamais osé (trop peur que la miègne s'en aperçoive), mais tout simplement de la vie colorée et de la joie musicale qu'ils apportent à un ranch ! Cette sensation de liberté (oui, je dis bien liberté, ma mie) qu'ils donnent à voir, dans leurs rires à gorges déployées, dans leurs chants puissants et envoûtants, y compris en travaillant, dans cette fraternité qui les habite lorsqu'ils s'épouillent à la queue leu leu (la caméra se dévide maintenant à une vitesse folle, alternant les scènes de peaux noires en sueur sous un soleil de plomb dans les champs de coton et les scènes rituelles de crépuscules autour du feu... N.S. en prendrait presque la nausée : il a la tête qui tourne).

Bref : vous vous rendez compte, un peu ! Jamais on retrouvera cette insouciance bonne enfant chez des ouvriers agricoles au sens où on l'entend chez nous. Jamais. Et si jamais 'ça' arrive, je veux dire qu'on soit obligé de se séparer de Ben et de sa 'tribu', alors là, moi je dis, par ma foi, qu'alors on aura vécu un véritable recul dans l'évolution de l'humanité, sur ce point je suis formel et en complet accord avec ma femme...

FA

PARCE QUE LA TERREUR A UN NOM

Bientôt onze semaines que nous sommes là, à bouffer du sable, et à cuire sous ce soleil brûlant. Il y a l'attente, le manque d'information, la pression permanente de nos chefs. On peut lire parfois au fond de leur regard, qu'ils souhaitent, bien plus que nous, le début des hostilités. Tous ces exercices si parfaits d'arrestations factices dans des décors de ciné, me semblent de plus en plus dérisoires. Tous ces entraînements à répétition, ses mises en scène incessantes, lassitudes de conquérants supérieurs, nous ont depuis peu, plongés dans une routine de caserne, « comme à la maison ».

Nous sommes déjà vainqueurs, et nous le serons sans doute, mais à quel prix en fin de compte. Nous nous enlions mentalement dans une victoire construite à la télé; cette guerre devient plus virtuelle que réelle. Une guerre gagnée d'avance. Cela ne me paraît plus être une guerre, mais un jeu. Nous ne sommes que des points sur un écran, des pixels sans âme que l'on manipule selon les besoins du système, lui-même manipulé par quelques capitaines obscurs.

J'ai du mal à faire la part des choses dans mon esprit, ici au milieu des dunes, et j'ai le sentiment que je ne sais plus pour qui, ou pour quoi, je pointe mon arme. Dans le flou de mon esprit, les bourreaux et les victimes se croisent et s'entrechoquent dans un flot de terreur et d'hypocrisie mentales. Il flotte au-dessus de nous, une entité surnaturelle, une icône criante de haine, de vengeance, annihilant au-delà de tout, ma possible rébellion. Nous les suivons, tête baissée yeux et oreilles fermés. Ombres tirant sur des ombres, marionnettes tuant des marionnettes. Qui sont les traîtres ? Qui sont les damnés ? Que répondra notre conscience aux yeux de nos enfants ?

Je pense à ma femme, je pense à mon fils, et je sais que je devrai leur expliquer comment et pourquoi, celui que j'ai nommé *Oncle Ben*, mon cauchemar, mon frère, ma raison guerrière, aujourd'hui trouble mon esprit, me plonge dans le doute et dissout ma foi. Ce doute se transforme de jour en jour en folie, en folie meurtrière. Telle est aujourd'hui ma conviction. Mes nuits sont hantées à chaque seconde par l'image de mon fils, son regard interrogateur fixé sur mes yeux, anéantis par une chimère sans nom. Une chimère naît de la peur de l'autre, de sa différence, et d'une vindicte trop ingrate pour laisser transparaître elle-même ses vices.

Mon fils me condamnera-t-il ? Condamnera-t-il cette chimère manipulatrice, aveugle s'il en est finalement, de ses propres crimes ?

Mes crimes, désormais.

Aide-moi mon fils, et donne-moi la force de dire non à une haine universelle. Fasse que je redeviens un homme, libre d'esprit, et que mon frère, mon *Oncle Ben* me tende la main.

Que meure en lui, avant même qu'elle naisse, la terreur qui habite son esprit, qui crée sa haine et lui donne son pouvoir de vengeance.

Aide-le mon fils, mon enfant. Tu es notre avenir, notre salut, et toi seul pourra donner à la terreur un autre nom, une autre forme.

Carnet de bord d'un soldat américain. Golfe Persique, mars 2003.

GUILLAUME JUILLET

L'AMOUR N'EST PAS TOUT

Oncle Ben est venu hier soir nous annoncer la mort de mon père à Jérusalem. Ni moi ni ma maman avons pleuré. Nous étions tristes, dans un état second fait de mollesse physique qui nous faisait nous asseoir et de besoin de se rapprocher, de se serrer dans les bras des uns et des autres.

Mais pleurer était impossible. Mon père avait eu la vie que sa famille avait choisie pour lui, sans aucune espèce de pitié. Il n'avait pas su résister. A la nouvelle de sa mort, du haut de mes quatorze ans, je le méprisais presque, je ne voyais plus qu'un lâche, un être faible qui préférerait je ne sais quoi à moi, à maman. Sa vie devait se terminer ainsi, tandis qu'il attendait le bus.

Ils s'étaient rencontrés un jour de kermesse à Paimpol, là où nous habitons toujours, dans ma Bretagne que je quitterai jamais. Tombés follement amoureux, ils s'aimèrent quelques mois en secret. Oncle Ben m'a raconté que mon père ne voulait pas la présenter à ses parents juifs. Il était quasiment terrorisé. Cela ne se faisait pas dans leur famille de fréquenter une jeune fille étrangère. Ma mère n'hésita pas, elle, avec la sienne. Il y eut bien une légère gêne au début mais ses parents devinèrent que maman n'en ferait qu'à sa tête. S'ils s'aimaient après tout, qu'ils se marient et vivent ensemble à Paimpol ou même à Saint-Brieuc. La terre ne s'arrêterait pas de tourner.

Mon père finit pas se décider à présenter maman à ses parents. En pure perte. Ce qu'il craignait se produisit. On le somma de choisir entre sa famille et cette fille étrangère. Ma mère alors fit la seule chose qu'elle crut devoir faire, le seul acte qui, espérait-elle, ferait fléchir n'importe quelle belle-famille, qui rendrait leur amour invulnérable. Enceinte, elle annonça ma venue à mon père au comble du désespoir. Le mariage devenait obligatoire et impossible à la fois. Il s'enfuit chez ses parents, abandonnant maman dans un café du port.

Sa mère mise au courant vint dans la soirée chez mes grands-parents. Elle se mit à hurler que ce mariage n'aurait jamais lieu, que maman n'était qu'une sale prostituée, une dégénérée qui ne lui volerait pas son fils. Que dans la famille on se mariait pas avec des catholiques. Oncle Ben, qui accompagnait sa mère, et mon grand-père tentèrent inutilement de la calmer. Ils la firent sortir dans la rue où elle continua à déverser des propos indignes d'une mère, avant de finir par rentrer chez elle dans la nuit, déversant sa rage sur les rares passants qui s'écartaient d'elle, effrayés. Maman me garda. Et ce qui devait arriver arriva. La famille de mon père émigra en Israël, unique moyen définitif de casser la mésalliance annoncée. Mon père partit, abandonnant maman enceinte. Sommé de partir, oncle

Ben, lui, resta. Il ne suivit pas son frère et resta en Bretagne.

Il y a trois ans j'ai reçu une lettre de mon père avec une photo. Je n'ai pas su quoi penser en voyant cet homme en noir, deux couettes dépassant de son chapeau noir lui aussi. Oncle Ben m'a expliqué que le métier de mon père consistait à prier, toute la journée. Que c'était sans doute mieux pour lui. Que l'on ne choisissait pas sa famille, lui le premier. Tous le bas de la photo était occupé par mes frères et sœurs. Mon père avait une nombreuse famille, toute habillée de noir.

Heureusement, aucun d'eux n'était mort dans l'attentat. Ce soir j'avais vraiment envie de les rencontrer. Juste pour savoir. Je ne sais pas trop quoi d'ailleurs. Tout ce que je savais, je l'apprenais par le journal télévisé. Et je ne comprenais pas pourquoi mon père était parti dans ce pays où tout le monde mourrait. Je ne comprenais pas.

Mais ce soir, j'avais une chose à faire. Et j'allais la faire. Je quittai ma chambre où je m'étais réfugié et je rejoignis maman et oncle Ben qui parlaient dans le canapé du salon. Je leur annonçai que je voulais aller chez mon copain Romain passer la nuit, que j'avais besoin de parler avec lui. Elle me dit que c'était une bonne idée, qu'elle allait appeler la mère de Romain pour lui expliquer. Mais que je fasse attention sur la route avec mon vélo.

La nuit tombait. Il fallait que je parte tout de suite. Je pris un pyjama, un ou deux livres, ma brosse à dents et embrassai oncle Ben sur les deux joues. Maman m'accompagna au garage où je décrochai mon vélo du mur. Je n'oublierai jamais son regard, un regard d'amour mêlé de reconnaissance comme elle n'en n'avait encore jamais eu à mon égard.

Je devais le faire, laisser maman et oncle Ben seuls. Depuis des années qu'ils s'aimaient sans pouvoir rien se dire, rien faire, il était temps qu'ils passent à l'acte. J'espérais enfin qu'ils se marieraient.

Mon père était mort. Et sur mon vélo je n'avais qu'une seule envie, ne pas devenir juif pour ne pas mourir. Rien ni personne ne me ferait changer d'avis. Je ne partirais pas. Je resterais breton, un point c'est tout.

SAFAR

LA SALGOTA

La colère. Une si assourdissante et remplissante colère. Tu es mort. J'ai mal à toi, si mal que les mots pour l'exprimer sont ridicules, minables, minuscules. Vains. La colère contre la vie difficile pour chacun, mais surtout, surtout pour certains. Colère contre cette France qui donne l'espoir pour mieux l'arracher. Alors comme ça « on a de la chance en France » ? D'habitude ce genre de bateau du sens commun me rendait cynique, mais l'entendre dans les derniers instants de ta présence près de nous m'a cette fois accablée. Cette France qui usurpe le statut de « terre d'asile ». Colère même, parce que l'on attendait beaucoup de toi au Maroc, comme on attend trop d'autres comme toi qui ont cette sacrée « chance » d'être ici (il se vend bien le rêve français mensonger). C'était bien lourd sur toi qui paraissait si fort. Oui j'ai envie de trouver des coupables. Tous ceux qui t'aiment se sentent aujourd'hui coupables : il y a tout ce qu'on aurait voulu faire, comme toujours... Colère contre nous donc, en qui tu n'as pas trouvé assez de lucidité et de force. Mais nous ne sommes pas les vrais méchants ; le processus est autrement plus insidieux, et implacable, qui sait si sûrement ôter la flamme. La machinerie est puissante, elle continuera à tourner, ne nous inquiétons pas pour elle...

Toulouse est orpheline de toi. Comment accepter que tu n'y sois plus ? Comment imaginer ne plus te croiser dans toutes ces rues, dans tous ces bars, dans tous ces lieux où la vie se partage tant bien que mal. Toulouse est vide. Comment peut-elle continuer à exister sans toi ? Cette ville que tu habitais mieux que quiconque. Et aussi Toulouse ta prison. Toi la phare. De nombreux exilés y revenaient surtout pour toi, toi et ton accueil, et ta chaleur, et cette amitié illimitée qui s'exponentialisait pour avaler toujours plus de gens. Les avaler et les nourrir. Tu donnes envie d'aimer, comme toi, sans conditions et absolument ; car tu savais aimer et comprendre, et pardonner, et risquer et haïr et aimer encore, et te battre. Et surtout, tu savais aimer les moins facilement aimables, les moins aimés, tous les parias et autres écartés-sur-les-bas-côtés. Et aussi, et même !, les salauds, qui ne sont pas pardonnables, pas pardonnés par des gens comme moi, convaincus de savoir jauger l'humainement correct.

Putain ! Amputés de toi ! Des peines à jouir de la vie, voilà comment on se sent sans toi. Toi le rebelle, le poète, le joueur de foot de l'équipe du bout du monde, l'excessif, l'oiseau siffleur, le meilleur copain de ceux qui n'en avaient qu'un, le shettan, l'amoureux fou de tant de femmes, l'homme que tant de femmes ont aimé, le guide de la nuit, le presque Kanak, l'informateur de l'Agence Toulouse Presse, le champion toutes catégories du racontage de blagues, le croqueur de verre, le frère, le tonton de tant de gamins, le fils de ta mère (tellement), l'écorché vif, le repère, le liant, l'ami...

LE PETIT VOLKSWAGEN

Cher oncle Ben,

Tu m'as dit : « Fais attention à ton camion. Prends en soin comme de ta vie ». En une semaine j'ai eu deux accrochages, petits certes, et j'ai éraflé le côté droit (l'entrée du parking était vraiment trop étroite). J'ai perdu les clefs aussi, mais j'ai fini par les retrouver. Alors depuis je me dis que c'est peut-être mal parti pour ma vie... Il est vrai qu'il me faut encore apprendre à conduire mon « cheval blanc ». Je l'ai appelé Fernando-Lino Benzoni. Tu sais que tu seras toujours mon oncle préféré.

Ce sont les créneaux qui me posent encore problème. Pourtant, doté de la direction assistée, Fernando-Lino Benzoni, FNB, est maniable comme une voiture. Mais les proportions sont tout de même un peu plus... exagérées.

Oncle Ben, est-ce vrai, entre nous, que la sœur de la Rina, la vieille tante, la femme de l'oncle Dante, conduisait des poids-lourds ? Une femme, routière, dans les années cinquante, italienne de surcroît... permets moi d'être sceptique. Elle n'aurait donc pas trouvé un homme du clan, ou d'ailleurs. Je sais, « On ne se mariait qu'entre italiens ». Excepté le frère d'Isidore, oncle Lino, que le futur beau-père a poursuivi avec un fusil (« Jamais ma fille à un Italien » criait-il). Aujourd'hui Lino a quatre-vingt quinze ans, les yeux bleus, roux, et trois générations après, voilà que l'arrière petite nièce se retrouve avec un enfant... blond vénitien. C'est d'ailleurs de la plaine du Pô, me diras-tu, que vous avez tous débarqués en 1927. Le Frioul, du côté de Venise. Tous donc, les vingt-deux, jusqu'au grand-père Giovanni de quatre-vingt trois ans (mon arrière arrière à moi).

Isidore quant à lui était parti dans les mines de Lorraine. Il faudra m'expliquer comment il a atterri ici, pour rencontrer la Clorinda du clan des Benzoni. Peut-être du fait de cet oncle roux (le frère donc) installé dans le Sud. Isidore et Clorinda jusqu'à juillet 80 et me voici.

Avec mon cheval blanc je traverse les vallons, ceux-là mêmes que tu parcourais à vélo. Je rêve de corvées de village, de bals et de grandes tablées.

J'abreuve FNB de gasoil avec la joie en dedans de la vie, de mes projets, des pays baltes à parcourir. Je regarde le ciel et je le sens sur ma peau de la même manière que toi, mon tonton, lorsque tu vivais ici.

Le 30 décembre j'ai lu « La Supplication » de Svetlana Alexievitch. J'ai basculé dans une nouvelle ère, celle du nucléaire. Depuis je crois que je comprends ce qui peut porter les témoins de Jéhovah. Le religieux mis à part et hors de moi, je parle de cette « révélation », apocalypse future, à qui veut bien m'écouter. J'ai commencé par les amis, encouragée j'en arrive à apostropher des inconnus. « La Supplication : chroniques du monde après l'apocalypse » (témoignages des « encore-vivants » de Tchernobyl).

Promis cher oncle, je prendrai soin de mon camion, comme de ma vie.

BAAL

CHAQUE JOUR ET LES GRAINS DE RIZ

Le choc de mon corps sur le bitume, le bruit, le poids, les pieds qui se relèvent vers le ciel, la petite brûlure, le picotement au coude, la sensation étrange de la douleur sur l'os, on croit se l'être brisé, on pense déjà au plâtre et l'instant d'après aux mots écrits dessus pendant la récré, mots de ceux qu'on regarde, les très bons et les très mauvais, les copines, les copains, celui qu'on défend dans la cour parce qu'on le traite déjà de pédé, tarlouze, tapette (et les mouches s'agglutinent), et cette fille magnifique, cette brune qui déjà fend le coeur, me brise l'âme et dont je rêve bien chastement la nuit, ces mots et symboles qu'on a longtemps enviés, un garçon de la classe portait un plâtre ainsi pendant deux mois et tous avaient écrit ou dessiné dessus, y compris elle, y compris moi. Je me souviens d'un étrange rêve de mes sept ans : je suis dans une pièce en sous-sol, sombre mais rassurante, chaude, une pièce ôcre et rouge, des escaliers descendent dans cette pièce. Il y a une porte de bois. Elle s'ouvre. Un garçon apparaît, entre, descend, s'approche. Il met sa main entre mes cuisses et baise ma bouche, sans la langue. Puis il s'en va. Il passe derrière moi et disparaît. Plusieurs garçons s'enchaînent. Certains pressent mon sexe dans leur main. D'autres me paient (j'ai dû voir à cette époque, furtivement et par erreur, des extraits du film de Bunuel, *Belle de Jour* et je vois en particulier une scène où l'on aperçoit seulement le dos de Catherine Deneuve qui porte encore son soutien-gorge mais plus de culotte et un gros homme asiatique sort satisfait de la chambre : ai-je rêvé cette scène ? l'ai-je vue ? existe-t-elle ? je n'ai jamais vérifié). Enfin une fille entre, et c'est le même manège mais elle lèche mes lèvres de sa langue. Je suis satisfaite et excitée plus que jamais. J'ai fait régulièrement ce rêve à l'époque des ecchymoses et du mercurochrome. Le vélo est un peu plus loin. Il a continué sa route sans moi et j'ai roulé sur le bitume froid de

l'hiver, ma tête n'a rien heurté, seulement mon coude, ma hanche, mon genou, l'habitude de tomber, on ne se fait plus vraiment mal ou la souffrance est délicieuse. Je sens le froid pénétrer ma peau, le vêtement ouvert, déchiré, le sang qui coule et surtout les infimes et minuscules gravillons qui n'existent sur terre que pour polluer la chair ouverte, se glisser sous la peau et lécher, participer à la coagulation. Je suis sur le sol. Je ne me relève pas. Je vais appeler ma mère. Elle vient et me ramasse. Elle mouille de sa salive le mouchoir qu'elle a toujours dans la poche (aujourd'hui encore on peut pleurer devant elle, elle sort systématiquement le même mouchoir, jamais usé, toujours entretenu, portant la même bonne odeur de parfum ou de Cologne) et tamponne mon coude, plaie la plus visible mais non pas la plus douloureuse. Nous rentrons. J'ôte mes vêtements et elle contemple l'étendue des dégâts. Elle me soigne. Je vais mieux. J'attends le baiser de la reine sur mon front car il vient toujours. Je me rhabille et m'assieds en tailleur sur le tapis devant la télé. Combien de mercredi identiques qui me semblaient si terriblement uniques quand je les vivais ? Qui suis-je ? Je n'ai aucune réponse, pas encore, heureusement. J'ai passionnément aimé les mains de ma mère et je les aime encore. Je voudrais avoir les mêmes. Je voudrais aussi avoir sa foi et sa patience. J'ai grandi sans savoir que le temps passait et avalait tout. Comment aurais-je pu imaginer une fois, une seule fois, cette vie-là, ces plaisirs-là, ces souffrances ? Comment aurais-je pu songer aux matins froids de travail, l'hiver, aux matins chauds et tendres à chercher le sexe de l'autre, le prendre sur ma langue et entendre mon prénom prononcé très doucement dans le plaisir ? Comment penser aux mensonges, aux oublis, aux trahisons, aux regrets, aux remords, aux erreurs, aux innombrables amertumes, au goût du vin quand je ne savais que celui du pétale de rose mâché, de l'herbe mangée, du caillou léché, du sel sur la peau, du sable sous les dents, de l'ivresse des fruits l'été ? Comment grandit-on ? De quoi se souvient-on ? De la première fille, Caroline, quand j'avais six ans, je la croyais princesse et j'étais le prince, bien sûr, qu'elle allait épouser. Du premier garçon parce qu'il faut bien faire comme tout le monde, embrassé dans une boum, dont je sais le prénom et le visage mais j'ai complètement oublié son odeur ou la pression dure de sa bouche sur la mienne. Qui suis-je ? Que m'est-il arrivé en si peu de temps ? Car c'est peu de temps, vingt ans, peu de temps et pourtant. Tant de choses ont changé qui m'éloignent de mon enfance. Je me croyais si forte, à vingt ans, si indestructible. Je pensais toujours mourir le lendemain. Une telle envie alors. On m'avait déjà quittée. Déjà j'avais souffert de jalousie. Déjà de folie. Déjà étreinte aussi. Le temps passe sans nous. On n'y prête aucune attention et un jour on se dit : j'ai vieilli. J'ai des rides aux coins des yeux, des cheveux blancs. Ils sont venus très tôt. Je ne comprends pas pourquoi et comment j'ai vieilli car mes souvenirs sont très présents, des sensations si proches. On m'a détruite et je me suis relevée, vaillant petit soldat, christ primitif auréolé de la couronne que tu as posée sur ma tête brune aux éclats blancs. Libérée et marquée d'un seul baiser sur le front, ma reine, ma souveraine. Tu es monarque sur mon âme. Je suis plus que jamais sûre de vivre et de la vie que je veux choisir. J'aime infiniment mes souvenirs d'enfance. Chacun d'entre eux vient mordre mon coeur à son heure, quand il est temps, comme un à un les grains de riz des repas que je ne voulais pas prendre et que je comptais tandis que le beurre fondait doucement en se mêlant au gruyère râpé.



© AMBITION CHOCOLATEE ET DECONFITURE, LYON, 2003. Revue, nouvelles, bédés, et encore plus de gratuité sur www.bleton.com/acd. Prochain thème de la revue littéraire : CAPITAINE IGLOO. Envoyez vos textes et vos dessins avant le 15 juin 2003 à deconfiture@voila.fr ou à ACD 141 rue Sébastien-Gryphe 69007 Lyon.

Vous pouvez commander les anciens numéros de la revue ainsi que ceux des collections de nouvelles et de bédés (imprimés sur un papier ivoire 100 grammes) au prix de 1 euro l'unité (franco de port). Les derniers numéros de la collection de nouvelles : 06. Les faits / Baal – 07. Mon frère / Anton Ottero – 08. Anna chroniques / Vale Poher – 09. Carnet d'adresses / Anton Ottero – 10. Ma mère / Anton Ottero – 11. Fallait pas / Anton Ottero. Les numéros de la collection de bédés : 01 + 02. L'année de la chèvre / Gabriel Dumoulin. Adressez nous votre demande sur papier libre, en précisant vos coordonnées, accompagnée de votre règlement par chèque à l'ordre de ACD ou Ambition chocolatée et déconfiture, à ACD 141 rue Sébastien-Gryphe 69007 Lyon. Vous recevrez votre commande par retour de courrier. A bientôt.